

Frédéric LAUPIES, Professeur en Classes Préparatoires aux Grandes Écoles à Versailles
Cours interactif donné dans le cadre du Projet *Europe, Éducation, École*
Diffusé en visioconférence le 06 février 2014 de 14h10 à 16h00
En direct : <http://melies.ac-versailles.fr/projet-europe/visio/>
En différé : <http://www.dailymotion.com/projeteee>
Programme : <http://www.coin-philo.net/eee.13-14.prog.php>
Nos cours en ligne : http://www.coin-philo.net/eee.13-14.cours_philo_en_ligne.php

L'ESPACE, NOTRE CONDITION

«Jetés dans le monde», nous sommes «là», projetés «vers» un avenir incertain. Il semble donc que l'espace soit plus qu'une caractéristique des réalités matérielles. L'existence, comme ex-sistence, nous laisse penser que l'espace n'est pas réductible à la simple localisation. Comment comprendre cela ? Est-ce une réalité ou un abus de langage ?

Textes

[Augustin parle à Dieu]

« Toi en effet tu étais plus intime que l'intime de moi-même et plus élevé que les cimes de moi-même. »

AUGUSTIN, *Confessions*, III, 6, 11

« Je t'ai aimé bien tard, beauté ancienne et toujours nouvelle, je t'ai aimé bien tard! Tu étais au-dedans de moi-même. Et moi j'étais au-dehors de moi-même. C'était en ce dehors que je te cherchais (...). Tu étais avec moi, mais moi je n'étais pas avec toi... »

AUGUSTIN, *Confessions*, livre X, XXVII, 38. Les Belles lettres, t. II, 1926

« On ne se lasse pas de répéter que l'homme est bien peu de chose sur la terre, et la terre dans l'univers. Pourtant, même par son corps, l'homme est loin de n'occuper que la place minimale qu'on lui octroie d'ordinaire, et dont se contentait Pascal lui-même quand il réduisait le « roseau pensant » à n'être, matériellement, qu'un roseau. Car si notre corps est la matière à laquelle notre conscience s'applique, il est coextensif à notre conscience, il comprend tout ce que nous percevons, il va jusqu'aux étoiles. Mais ce corps immense change à tout instant, et parfois radicalement, pour le plus léger déplacement d'une partie de lui-même qui en occupe le centre et qui tient dans un espace minimal. Ce corps intérieur et central, relativement invariable, est toujours présent. Il n'est pas seulement présent, il est agissant : c'est par lui, et par lui seulement, que nous pouvons mouvoir d'autres parties du grand corps. Et comme l'action est ce qui compte, comme il est entendu que nous sommes là où nous agissons, on a coutume d'enfermer la conscience dans le corps minimal, de négliger le corps immense. On y paraît d'ailleurs autorisé par la science, laquelle tient la perception extérieure pour un épiphénomène des processus intra-cérébraux qui y correspondent : tout ce qui est perçu du plus grand corps ne serait donc qu'un fantôme projeté au dehors par le plus petit. Nous avons démasqué l'illusion que cette métaphysique renferme (1). Si la surface de notre très petit corps organisé (organisé précisément en vue de l'action immédiate) est le lieu de nos mouvements actuels, notre très grand corps inorganique est le lieu de nos actions éventuelles et théoriquement possibles : les centres perceptifs du cerveau étant les éclaireurs et les préparateurs de ces actions éventuelles et en dessinant intérieurement le plan, tout se passe comme si nos perceptions extérieures étaient construites par notre cerveau et projetées par lui dans l'espace. Mais la vérité est tout autre, et nous sommes réellement,

quoique par des parties de nous-mêmes qui varient sans cesse et où ne siègent que des actions virtuelles, dans tout ce que nous percevons. Prenons les choses de ce biais, et nous ne dirons même plus de notre corps qu'il soit perdu dans l'immensité de l'univers. »
(1) *Matière et Mémoire*, Paris, 1896. Voir tout le premier chapitre.

BERGSON, *Les deux sources de la morale et de la religion*

« Nos perceptions nous donnent le dessin de notre action possible sur les choses bien plus que celui des choses mêmes. Les contours que nous trouvons aux objets marquent simplement ce que nous en pouvons atteindre et modifier. Les lignes que nous voyons tracées à travers la matière sont celles mêmes sur lesquelles nous sommes appelés à circuler. Contours et routes se sont accusés au fur et à mesure que se préparait l'action de la conscience sur la matière, c'est-à-dire, en somme, au fur et à mesure que se constituait l'intelligence. Il est douteux que les animaux construits sur un autre plan que nous, un Mollusque ou un Insecte par exemple, découpent la matière selon les mêmes articulations. Il n'est même pas nécessaire qu'ils la morcellent en corps. Pour suivre les indications de l'instinct, point n'est besoin de percevoir des *objets*, il suffit de distinguer des *propriétés*. L'intelligence, au contraire, même sous sa forme la plus humble, aspire déjà à faire que de la matière agisse sur de la matière. Si, par quelque côté, la matière se prête à une division en agents et patients, ou plus simplement en fragments coexistants et distincts, c'est de ce côté que l'intelligence regardera. Et, plus elle s'occupera de diviser, plus elle déploiera dans l'espace, sous forme d'étendue juxtaposée à de l'étendue, une matière qui tend sans doute à la spatialité, mais dont les parties sont cependant encore à l'état d'implication et de compénétration réciproques. Ainsi, le même mouvement qui porte l'esprit à se déterminer en intelligence, c'est-à-dire en concepts distincts, amène la matière à se morceler en objets nettement extérieurs les uns aux autres. Plus la conscience s'intellectualise, plus la matière se spatialise. »

BERGSON, *L'évolution créatrice*, chapitre III

« Pas plus que l'espace n'est dans le sujet, pas plus le monde n'est dans l'espace. L'espace est bien plutôt « dans » le monde pour autant que l'être-au-monde constitutif du *Dasein* a ouvert de l'espace. L'espace ne se trouve pas dans le sujet, et celui-ci ne considère pas davantage le monde « comme si » celui-ci était dans un espace - c'est au contraire le « sujet » ontologiquement bien compris, le *Dasein* qui est spatial, et c'est parce que le *Dasein* est spatial de la manière qu'on a décrite que l'espace se montre comme a priori. Ce titre ne signifie pas quelque chose comme l'appartenance préalable à un sujet de prime abord encore sans monde qui projetterait un espace. L'apriorité signifie ici : la primauté de l'encontre de l'espace (comme contrée) lors de chaque rencontre intramondaine de l'à-portée-de-la-main.

La spatialité de l'étant de prime abord rencontré de manière circon-specte petit devenir thématique pour la circon-spection elle-même et être prise ainsi pour objet de calcul et de mesure, par exemple dans la construction d'une maison ou l'arpentage. Dans cette thématization encore avant tout circon-specte de la spatialité du monde ambiant, l'espace vient déjà en lui-même d'une certaine manière sous le regard. A l'espace ainsi manifesté, le pur avisement peut s'attacher, en sacrifiant la possibilité auparavant unique d'accès à l'espace. Le compte tenu par la circon-spection, l'intuition formelle de l'espace découvre les possibilités de relations spatiales. Ici se présente toute une hiérarchie dans la libération de l'espace pur, homogène, depuis la morphologie pure des figures spatiales requise par une *analysis situs* jusqu'à la science purement métrique de l'espace. »

HEIDEGGER, *Etre et temps* § 24. La spatialité du *Dasein* et l'espace

Traduction par Emmanuel Martineau

« Deux choses remplissent l'âme d'une admiration et d'une vénération toujours nouvelles et toujours croissantes, à mesure que la réflexion s'y applique avec plus de fréquence et de constance : Le ciel étoilé au dessus de moi et la loi morale en moi. Ce sont là deux choses que je n'ai pas à chercher ni simplement à présumer comme si elles se trouvaient voilées de ténèbres ou plongées dans une région transcendante, hors de mon horizon; je les vois devant moi et je les rattache immédiatement à la conscience de mon existence. La première commence à la place que j'occupe dans le monde extérieur des sens et étend la connexion où je me trouve jusqu'à l'immensément grand, avec ses mondes sur mondes et ses systèmes de systèmes, plus les temps illimités de leur mouvement périodique, son commencement et sa durée. La seconde commence au moi invisible, à ma personnalité, me représentant dans un monde qui possède une infinité véritable, mais qui ne se révèle qu'à l'entendement et avec lequel (et par la même aussi avec tous ces mondes visibles) je reconnais me trouver dans une connexion non plus seulement contingente, comme dans le cas précédent, mais universelle et nécessaire. Le premier spectacle, celui d'une multitude innombrable de mondes, anéantit en quelque sorte mon importance en tant que celle d'une créature animale qui doit restituer à la planète la matière dont elle fut formée (un simple point dans l'univers) après avoir été pourvue de force vitale un court laps de temps (on ne sait comment). Le second spectacle au contraire hausse infiniment ma valeur, en tant que celle d'une intelligence, grâce à ma personnalité dans laquelle la loi morale me manifeste une vie indépendante à l'égard de l'animalité et même du monde sensible en entier, tout au moins autant qu'on peut l'inférer de la finalité que cette loi donne à la destination de mon existence, qui ne se borne pas aux conditions et aux limites de cette vie, mais s'étend à l'infini.»

KANT, *Critique de la raison pratique*

« Deux choses sont opposées, lorsque l'une supprime ce qui est posé par l'autre. Cette opposition est double : ou bien logique par la contradiction, ou bien réelle, c'est-à-dire sans contradiction.

La première, c'est-à-dire l'opposition logique, est la seule que l'on ait considérée jusqu'ici. Elle consiste en ce que quelque chose est affirmé et nié en même temps d'un objet. La conséquence de cette connexion logique n'est *absolument rien*, comme l'énonce le principe de contradiction. Un corps en mouvement est quelque chose, un corps qui n'est pas en mouvement est aussi quelque chose, mais un corps qui, sous le même rapport et en même temps, serait en mouvement et ne le serait pas n'est absolument rien. La seconde, c'est-à-dire l'opposition réelle, est celle où deux prédicats d'une chose sont opposés, mais non par le principe de contradiction. Certes, ce qui est posé par l'un est aussi supprimé par l'autre; mais la conséquence est *quelque chose*. La force motrice d'un corps d'un côté et un effort égal du même corps dans une direction opposée ne sont pas contradictoires, et comme prédicats, sont possibles en même temps dans un corps. La conséquence en est le repos, qui est quelque chose. »

[...] Les concepts de l'opposition réelle peuvent être aussi appliqués avec profit à la philosophie pratique. Le vice n'est pas simplement une négation mais une vertu négative. Car le vice ne peut exister que dans la mesure où il y a dans un être un loi intérieure (soit simplement la conscience morale, ou encore la connaissance d'une loi positive) qui se trouve transgressée. [...] Il y a donc ici une privation, une opposition réelle et pas seulement un manque. [...] Supposez un homme qui ne secourt pas celui qu'il voit dans le besoin alors qu'il lui serait très facile de le faire. Ici, comme dans le cœur de tout homme, il y a chez lui la loi positive de l'amour du prochain. Celle-ci doit être vaincue. Il y faut une véritable action intérieure, engendrée par des mobiles, pour que l'omission soit possible.»

KANT, *Essai pour introduire en philosophie le concept de grandeur négative*

KANT, *Critique de la faculté de juger*

§ 28 « Des rochers se détachant audacieusement et comme une menace sur un ciel où d'orageux nuages s'assemblent et s'avancent dans les éclairs et les coups de tonnerre, des volcans en toute leur puissance dévastatrice, les ouragans que suit la désolation, l'immense) océan dans sa fureur , les chutes d'un fleuve puissant, etc., ce sont là choses qui réduisent notre pouvoir de résister à quelque chose de dérisoire en comparaison de la force qui leur appartient. Mais, si nous nous trouvons en sécurité, le spectacle est d'autant plus attrayant qu'il est plus propre à susciter la peur ; et nous nommons volontiers ces objets parce qu'ils élèvent les forces de l'âme au-dessus de l'habituelle moyenne et nous font découvrir en nous un pouvoir de résistance d'un tout autre genre, qui nous donne le courage de nous mesurer avec l'apparente toute-puissance de la nature.

En effet de même que nous avons trouvé notre limite propre en ce qui est incommensurable dans la nature et dans l'incapacité de notre faculté à saisir une mesure proportionnée à l'évaluation esthétique de la grandeur de son domaine, et cependant aussi en même temps découvert en notre raison une autre mesure non sensible, qui comprend sous elle comme unité cette infinité, par rapport à laquelle tout en la nature est petit, si bien que nous avons découvert en notre esprit une supériorité sur la nature même en son immensité - tout de même sa force irrésistible nous fait connaître en tant qu'êtres de la nature notre faiblesse physique, mais en même temps elle dévoile une faculté, qui nous permet de nous considérer comme indépendants par rapport à elle, et une supériorité sur la nature, sur laquelle se fonde une conservation de soi-même toute différente de celle qui est attaquée par la nature qui nous est extérieure et qui peut être mise en péril, de telle sorte que l'humanité en notre personne n'est pas abaissée, même si l'homme devait succomber devant cette puissance. En ce sens la nature n'est pas considérée comme sublime dans notre jugement esthétique dans la mesure où elle engendre la peur, mais parce qu'elle constitue un appel à la force qui est en nous (mais qui n'est pas nature), force qui nous permet de regarder tout ce dont nous nous soucions (les biens, la santé et la vie) comme de petites choses et par conséquent de ne pas voir en celle de la nature (à laquelle nous sommes certes soumis en toutes ces choses) en ce qui nous concerne nous et notre personnalité une puissance devant laquelle nous devrions nous incliner, lorsqu'il s'agit de nos principes suprêmes et de leur maintien ou de leur abandon. La nature est donc dite en ceci sublime, uniquement parce qu'elle élève l'imagination à la représentation de ces situations, en lesquelles l'esprit peut se rendre sensible ce qui est proprement sublime en sa destination et supérieur même à la nature. L'estime que nous nous portons n'est en rien diminuée, par le fait que nous devons nous voir en sécurité afin d'éprouver cette satisfaction exaltante ; et par conséquent le fait que le danger ne soit pas pris au sérieux n'implique point (comme il le pourrait sembler) que l'on ne prenne pas au sérieux ce qu'il y a de sublime en notre faculté spirituelle. C'est que la satisfaction ne concerne ici que la destination de notre faculté, qui se découvre en une telle situation, en tant que la disposition à celle-ci est en notre nature, tandis que le développement et l'exercice de cette faculté nous sont laissés et que cela demeure une obligation.

Et ceci est vrai, quelle que soit la clarté avec laquelle, si sa réflexion s'étend jusque-là, l'homme peut avoir conscience de son impuissance actuelle et effective.

Certes ce principe semble être cherché bien trop loin, selon un raisonnement bien subtil, et en conséquence être transcendant pour un jugement esthétique ; cependant l'observation de l'homme prouve le contraire : ce principe peut se trouver au fondement des plus communes considérations, bien que l'on n'en possède pas toujours la conscience. En effet qu'est-ce qui est l'objet de la plus grande admiration pour le

sauvage ? Un homme, qui ne s'engage pas, qui ne prend pas peur, que le danger ne fera donc pas plier, et qui en même temps avec une réflexion entière se met énergiquement à l'ouvrage. Même dans l'état le plus civilisé on conserve cette estime particulière pour le guerrier ; seulement on exige de plus qu'il montre toutes les vertus pacifiques, douceur, compassion et même en ce qui touche sa personne un souci du convenable ; c'est qu'on reconnaît précisément en cela une âme inaccessible au danger. [...]

Ainsi le sublime n'est contenu en aucune chose de la nature, mais seulement en notre esprit, dans la mesure où nous pouvons devenir conscients d'être supérieurs à la nature en nous, et, ce faisant, à la nature en dehors de nous (pour autant qu'elle exerce son action sur nous). Tout ce qui en nous suscite ce sentiment, comme la force de la nature, qui sollicite nos forces, est donc dit sublime (mais improprement) ; et c'est seulement sous la présupposition de cette Idée en nous et en relation à celle-ci que nous sommes capables de parvenir à l'Idée de la nature sublime de cet Etre, qui fait naître en nous un respect profond non seulement par la force, qu'il manifeste en la nature, mais encore et surtout par la faculté, qui est en nous, de juger celle-ci sans peur et de penser que notre destination est encore plus sublime.

§ 29. De la modalité du jugement sur le sublime de la nature.

Il y a d'innombrables choses de la belle nature, au sujet desquelles nous admettons d'office la concordance du jugement de tout un chacun avec le nôtre et nous pouvons même nous y attendre, sans risquer véritablement de nous tromper ; en revanche nous ne pouvons pas nous promettre que notre jugement sur le sublime en la nature sera aussi bien reçu par autrui. En effet il semble qu'une culture beaucoup plus développée non seulement de la faculté de juger esthétique, mais encore des facultés de connaissance qui se trouvent à son fondement, soit indispensable, afin de pouvoir porter un jugement sur cet aspect si remarquable des objets naturels. La disposition de l'esprit supposée par le sentiment du sublime exige une ouverture de celui-ci aux Idées ; c'est, en effet, dans l'inadéquation de la nature à celles-ci, par conséquent seulement sous la présupposition des Idées et de l'effort de l'imagination pour traiter la nature comme un schème pour celles-ci, que consiste ce qui est effrayant pour la sensibilité et cependant en même temps attrayant : c'est qu'en ceci la raison exerce avec violence sa puissance sur la sensibilité, à seule fin de l'élargir à la mesure de son domaine propre (qui est pratique) et de lui faire jeter un regard sur l'infini, qui est pour elle un abîme. En fait sans développement des Idées éthiques, ce que, préparés par la culture, nous nommons sublime ne paraîtra qu'effrayant à l'homme inculte.

KANT, *Critique de la faculté de juger*

« La distance infinie des corps aux esprits figure la distance infiniment plus infinie des esprits à la charité car elle est surnaturelle. Tout l'éclat des grandeurs n'a point de lustre pour les gens qui sont dans les recherches de l'esprit. La grandeur des gens d'esprit est invisible aux rois, aux riches, aux capitaines, à tous ces grands de chair. La grandeur de la sagesse, qui n'est nulle sinon de Dieu, est invisible aux charnels et aux gens d'esprit. Ce sont trois ordres différant de genre. Les grands génies ont leur empire, leur éclat, leur grandeur, leur victoire, leur lustre et n'ont nul besoin de grandeurs charnelles, où elles n'ont pas de rapport. Ils sont vus non des yeux, mais des esprits, c'est assez. Les saints ont leur empire, leur éclat, leur victoire, leur lustre et n'ont nul besoin de grandeurs charnelles ou spirituelles, où elles n'ont nul rapport, car elles n'y ajoutent ni ôtent. Ils sont vus de Dieu et des anges, et non des corps ni des esprits curieux : Dieu leur suffit. Archimède, sans éclat, serait en même vénération. Il n'a pas donné de batailles pour les yeux, mais il a fourni à tous les esprits ses inventions. Oh ! qu'il a éclaté aux esprits ! Jésus-Christ, sans biens et sans aucune production au dehors de science, est dans son ordre de sainteté. Il n'a point donné d'invention, il n'a point régné ; mais il a été humble,

patient, saint, saint à Dieu, terrible aux démons, sans aucun péché. Oh ! qu'il est venu en grande pompe et en une prodigieuse magnificence, aux yeux du coeur, qui voient la sagesse ! Il eût été inutile à Archimède de faire le prince dans ses livres de géométrie, quoiqu'il le fût. Il eût été inutile à Notre Seigneur Jésus-Christ, pour éclater dans son règne de sainteté, de venir en roi ; mais il y est bien venu dans l'éclat de son ordre ! Il est bien ridicule de se scandaliser de la bassesse de Jésus-Christ, comme si cette bassesse était du même ordre, duquel est la grandeur qu'il venait faire paraître. Qu'on considère cette grandeur-là dans sa vie, dans sa passion, dans son obscurité, dans sa mort, dans l'élection des siens, dans leur abandonnement, dans sa secrète résurrection, et dans le reste, on la verra si grande, qu'on n'aura pas sujet de se scandaliser d'une bassesse qui n'y est pas. Mais il y en a qui ne peuvent admirer que les grandeurs charnelles, comme s'il n'y en avait pas de spirituelles ; et d'autres qui n'admirent que les spirituelles, comme s'il n'y en avait pas d'infiniment plus hautes dans la sagesse. Tous les corps, le firmament, les étoiles, la terre et ses royaumes, ne valent pas le moindre des esprits ; car il connaît tout cela, et soi ; et les corps, rien. Tous les corps ensemble, et tous les esprits ensemble, et toutes leurs productions, ne valent pas le moindre mouvement de charité. Cela est d'un ordre infiniment plus élevé. De tous les corps ensemble, on ne saurait en faire réussir une petite pensée : cela est impossible, et d'un autre ordre. De tous les corps et esprits, on n'en saurait tirer un mouvement de vraie charité, cela est impossible, d'un autre ordre, surnaturel. »

PASCAL, *Pensées* (fg. 793) éd. Brunshvicg